

PRESCRIPTION

Deuxième âge, dur : Trois Morts

Ici décrit, le premier âge n'accède point au monde humain ni ne le détaille. Déployé, en grande partie, par les sciences, son empan universel concerne les cieux, la Terre, les vivants, les conditions qui favorisent l'émergence, l'existence, la survie et la mort des hommes, pris en général. Or l'ère dite anthropocène, celle que nous vivons, où croît jusqu'à l'angoisse l'impact de nos activités, pacifiques ou mortelles, sur l'état de la planète, des vifs et du temps, atteint, à nouveau, cette universalité.

Pour relier ces deux âges, il faudrait poursuivre le récit de l'histoire d'un point de vue aussi large, aussi global, aussi mondial. Un philosophe digne de ce nom entreprendrait alors ce récit intermédiaire, tant il est vrai que nous manquons cruellement d'une histoire proprement européenne, aussi bien que d'histoires plus larges, plus équilibrées, plus justes même, tenant compte des relations entre les continents – Afrique, Asie, Amérique ou Océanie –, entre tous les peuples, toutes les cultures, les religions et les langues. Voilà une tâche, un programme indispensables qu'hélas mon grand âge ne peut assumer.

Dans les pages qui suivent, je tente cependant de prendre ces choses à la fois d'un point de vue étroitement subjectif – mon existence et les événements dont elle fut le témoin – mais aussi d'un point de vue assez large, emprunté justement aux notions objectives issues du premier âge, comme les couples énergie-entropie, vie-mort. Ainsi la vision induite par cet âge qui nous conditionne se poursuit après lui puisqu'elle poursuit la ligne objective qu'a suivie le Grand Récit. De la sorte, ce qui pourrait paraître faible, car trop général, aux yeux des historiens se retourne : une singularité essaie d'atteindre un autre universel.

Mon temps subjectif

Que voici. Notre temps ou maintenant, je puis, en effet, en témoigner lucidement, bien qu'il s'agisse de ma vie de sujet individuel quelconque, traversée par l'histoire. Mon âge propre commence en 1930. Fils d'un paysan-marinier gazé à Verdun et rescapé de l'atroce boucherie de 14-18, je descends, d'autre part, de la seule jeune fille qui ait pu se marier, parmi ses amies de collègue, puisque les fiancés possibles et les époux réels dormaient, alignés, dans les immenses cimetières militaires, ou, inconnus, sous la glèbe ordinaire. Né dans le Sud-Ouest de la France, mon premier souvenir date de la guerre civile d'Espagne, dont nous recevions les réfugiés qui racontaient les abominations qu'ils venaient de subir, sud à nous. Second tsunami de réfugiés, arrivés du nord, dès 1939, parmi les bombardements et la Blitzkrieg. Ma petite ville de vingt-cinq mille âmes en compta soudain cent mille. Il fallut, vite, les loger, les réchauffer, les nourrir, les habiller parfois. Je n'avais pas neuf ans et j'ai passé à ces secours mes premières nuits blanches. Une mère de famille

mourut même à la maison. De cette cohue de misérables jusqu'à l'occupation nazie, aux supplices de la Gestapo, aux restrictions et aux sirènes, à Auschwitz, à Dresde et à Hiroshima, la Seconde Guerre mondiale se déroula, plus abominable, s'il se peut, que les précédentes. Les crimes d'État perpétrés par Franco, Mussolini, Hitler, Staline, plus tard par Mao ou Pol Pot, plus les combats de ce dernier conflit, dépassèrent cent millions de victimes.

Suite : en âge de porter les armes, je fus obligé de participer à des expéditions dites de décolonisation et à une autre, consécutive à l'étatisation par le colonel Nasser du canal de Suez. Au total, entre ma naissance et le premier tiers de ma vie, la guerre, la guerre, la guerre, la guerre ne cessa, des cheveux aux talons, de modeler mon corps de batailles et de morts. Voilà pourquoi, comme beaucoup d'entre nous du même âge, j'ai une âme sculptée par la vie et la paix.

Autant le récit du premier âge, celui des commencements, s'appuie, en raison, sur la totalité des sciences objectives, autant je ne puis décrire le deuxième âge que par ma vision paysagère de batailles et de cadavres. Car ce temps présent, je ne puis en parler sans passion, comme tous ceux de ma génération qui ne rêvent que d'oubli, de pardon, de prescription et de paix. Ce temps, si court pourtant, se scinde en deux moments, celui de la jeunesse et celui de l'âge mûr : le premier abominable, le second quasi paradisiaque. La coupure entre les deux me paraît un changement d'ère comme l'humanité n'en connut peut-être jamais. Nous connûmes dix guerres et cette coupure que ce livre va décrire.

Je la crois propre à redéfinir l'histoire. Partielle jusqu'à Hiroshima, notre histoire, soudain mondialisée, devint aussi globale qu'elle le fut au premier âge, puisque cette mort

guerrière, jusque-là personnellement expérimentée, concerna soudain le genre humain. L'épisode atomique ferma un âge, en ouvrit un second ; quitta le subjectif et le local pour entrer dans l'objectif et le global. La mondialisation commença le 6 août 1945, à 8 heures, 16 minutes et 2 secondes, et mon histoire banale se renversa tout à coup et devint universelle, y compris dans son passé, en retrouvant le couple vie-mort issu du premier âge. Le feu allumé par le monstre Little Boy éclaire rétrospectivement d'une lumière unitaire ce que nous ne cessâmes de faire. Cette fournaise me conduisit à relire tout le temps amont, éclairé par elle.

La mort par les armes

Oui, cette expérience, nucléaire enfin et violente auparavant, rejaillit puissamment sur ma, sur notre vision rétrospective des temps passés. Mon grand-père ayant subi la débâcle de 1870 et un autre de mes ancêtres ayant, de l'Espagne à l'Allemagne et de l'Italie en Russie, participé aux inutiles boucheries de Napoléon, mon *maintenant* s'enchaîne sans peine avec le passé récent que je pouvais connaître. Mieux encore, vu à partir de la bombe thermonucléaire dont le nuage, à l'horizon, comme une nébuleuse primitive ou un point d'orgue virtuellement final, promettait la destruction possible de la Terre et des hommes, le cours du temps m'apparut autrement. Car cette première moitié du XX^e siècle n'a pas été seulement l'un des pires moments de l'histoire, mais aussi son modèle réduit, horreurs à travers lesquelles nous pouvions enfin la relire en cruelle vérité. Dominé par le couple vie-mort, le paysage historique passé m'apparut, en effet, sous l'atroce majesté de cette dernière.

Arrêts successifs sur quelques images d'amont : de la Commune, dont la Semaine sanglante coûta aux fédérés des dizaines de milliers de victimes, à Solferino, où Henri Dunant, saisi de dégoût et de pitié devant la plaine jonchée de cadavres, inventa la Croix-Rouge ; de Iéna et Eylau à la Moskova, où, en quinze heures d'affrontement, tombèrent, par dizaines de milliers, Russes et Français ; des conquêtes célébrées par la colonisation qui tuèrent, par millions, des frères éloignés, jusqu'à l'exclusion de leur passé, souvent glorieux et finement cultivé, hors de notre histoire ; de la guerre de Sécession au gâchis guerrier du règne de Louis XIV ; de la guerre de Cent Ans à *La Chanson de Roland* ; des ravages perpétrés par les cavaliers mongols commandés par Gengis Khan, qui tua, selon les statistiques à notre disposition, 20 % de l'humanité d'alors, aux *Commentaires* de Jules César dont les exactions ne laissèrent en Gaule que quelques vieillards et enfants, à la légion romaine dont la férocité parvint à éradiquer la population entière de Sardaigne ; des dizaines de milliers de cadavres laissés, au lac Trasimène et à Cannes, après les victoires d'Hannibal, à la guerre du Péloponnèse et aux victoires grecques contre les Perses ; des conquêtes d'Alexandre à *l'Iliade* autour du carnage de Troie..., toute notre culture baigne dans le sang versé au cours de violences qui s'enchaînent et nous enchaînent à la guerre perpétuelle. Si constante qu'elle parut et paraît encore inévitable, comme un destin.

Souvenez-vous des derniers vers de *l'Iliade* qui chantent les exploits d'Achille jetant dans le fleuve Scamandre tant de cadavres qu'il vient de tuer que le cours en déborde et manque de le noyer. De ces vantardes horreurs à la Seconde Guerre mondiale, je perçois une atroce invariance. Le temps de

l'histoire percole comme l'eau de ce Scamandre à travers des milliers de corps ensanglantés ; il apporte jusqu'à nous cette guerre perpétuelle. Homère, les tragiques et Virgile la chantent ; Corneille exalte les exploits du Cid et l'héroïsme des Horaces ; Victor Hugo célèbre les géants de la Grande Armée, dont les plus grands ne mesuraient pas plus d'un mètre cinquante-cinq. Sur nos places publiques, notre culture statue le plus souvent les stratèges vainqueurs, à cheval, sabre au clair ; elle sacralise ces tueurs au Panthéon.

Côté Chine, la révolte d'An Lushan se place au deuxième rang des conflits les plus meurtriers avec trente-trois millions de morts ; les conquêtes mongoles et la révolte des Taiping prennent les troisième et quatrième rangs, avec, respectivement, trente et vingt millions. Dans ce sinistre classement, l'Asie s'intercale ainsi entre la Seconde et la Première Guerre mondiale. Sous le règne de Mao, premier dans un autre classement tout aussi abominable, périrent soixante-dix-huit millions de victimes, sous celui de Staline vingt-trois et sous celui de Hitler dix-sept.

Guerre perpétuelle ?

Sans doute. Depuis leur création en 1776, les États-Unis ont été en guerre deux cent vingt-deux années sur les deux cent trente-neuf de leur existence, soit 93 % de leur temps – premiers du monde en armements, ils ont cependant perdu toutes leurs dernières guerres. Globalement et suivant l'évaluation de l'histoire mondiale, calculée, anciennement déjà, par Iwan Bloch, entre l'année 1496 avant J.-C. et l'an 1861 de notre ère, il y eut eu 227 années de paix et 3 130 années de guerre. Moins de 10 % de ces 3 357 années consacrées à la paix, c'est-à-dire

à la vie – à peu près le même chiffre que celui des États-Unis. Le même calcul vaudrait pour l'Europe et l'Asie. De ce passé, quelques chiffres : guerres de l'âge classique, plus de cinq cent mille morts ; celles de la Révolution, autour de six cent mille ; celles de Napoléon, huit cent mille Français, six millions d'Européens... Ces nombres ne font que croître... Anciennes déjà, ces estimations ne pouvaient prévoir que les deux guerres mondiales du siècle dernier, plus dix crimes d'État, feraient, en effet, baisser encore ce pourcentage. Jusqu'au point culminant d'Hiroshima, qui fit, un moment, craindre notre propre éradication ou celle de la planète entière et qui me sert de loupe pour relire ce passé.

Voici donc des millénaires qu'une mort, subie, certes, mais produite de nos mains, règne sur nous et ne cesse de nous menacer : non seulement notre mort propre, inévitable, mais une autre, collective, vers laquelle, hélas, nous ne cessons de courir, avec une cécité constante. Plus cette troisième, universelle, levée à l'horizon de ma jeunesse dans la lumière de l'éclair nucléaire. « Ils ne savent pas ce qu'ils font. » Une philosophie de l'histoire se charge, lourdement, d'éclairer cette ignorance, cette inconscience, dont la profondeur semble supposer un refoulement collectif, voire une admiration sans honte, avouée sans cesse depuis nos commencements.

Paysages ravagés

Vision lucide, au contraire. Pour expliquer la formation géologique du canyon grandiose déployé sous nos yeux, disons d'abord la vérité entière et rien qu'elle : vent, pluie, glace et grêle, sécheresse sous le soleil érodèrent, pendant des ères

millionnaires, le doux, ruisselant ou envolé, de cette roche rouge; différente, çà et là, en densité, il n'en reste, stable et lourd, que le plus dur. D'où ces milliers d'aiguilles en lignes et en colonnes verticales, écarlates, ces millions de clochetons vermillon et cramoisis. Fin de la visite, reprenons la voiture, allons nous coucher.

Tant pis pour la vérité savante, sottise et plate. Une légende rapportée par les Indiens de la vallée raconte qu'au cours des anciens temps vivait, dans ce vallon, une population si haineuse, vengeresse, hantée de soupçons et de ressentiment, adonnée avec tant de jouissance à la violence et à la guerre, que Dieu décida de la punir. Il la statufia dans son sang et celui de ses ennemis.

Alors je vois Bryce Canyon, rouge, pour la première fois. Impossible de manquer les damnés. Debout, serrés, pressés, entassés en rangs et en colonnes, par escouades, brigades, divisions, légions, corps d'armée, tête haute et casquée, poitrine bombée, engoncés dans leur uniforme, jambes raides sous les guêtres, hauts et minces, immobiles, au garde-à-vous, l'arme au pied, prêts à en découdre, réunis en masse comme à la parade, sous le château fortifié qui domine, derrière, et d'où le général va sortir pour les jeter dans la fournaise: les roitelets grecs, Ajax et Achille, commandés par Agamemnon, fier sans doute d'avoir sacrifié sa fille pour du vent, tous partis pour détruire et brûler Troie; Darius pour lancer la foule de ses Perses à l'assaut des Thermopyles; Alexandre et ses généraux pour commander aux Macédoniens la dévastation de l'Inde; César et ses centurions pour massacrer la Gaule et qu'il n'en reste rien; Gengis Khan, pour ordonner de tuer un sur cinq des hommes et des femmes devant son avancée; Attila et ses Huns pour que l'herbe ne

repousse nulle part; Basile II, byzantin, pour crever, par milliers, les yeux des Bulgares vaincus à la passe de Kleidion; Napoléon et ses maréchaux pour ensevelir sa Grande Armée, soit les espérances de la France, sous la neige; la puissance blanche pour réduire en esclavage les Maliens, Bantous, Maoris, Dravidiens...; Hindenburg, Foch, Joffre, Rommel et Patton... pour les millions de morts, aux innombrables abattages du *xx^e* siècle; Truman pour incendier Hiroshima et les savants atomiques pour accroître la force agressive des armes de destruction massive... Bouchers, décideurs des abominations, anciennes et récentes, qui firent l'histoire dite humaine, et leurs fils sacrifiés, artilleurs, fantassins, grenadiers..., tous vitrifiés, raidis de sang coagulé dans le silence pétrifié de l'éternité.

Qui n'a pas vu Bryce, paysage physique et sens humain réunis, ne peut se former une idée de l'enfer que l'on nomme l'« histoire»: pas un seul brin d'herbe, pas une colombe, ni ciel ni étoile, seulement des hommes, durcis à jamais par la guerre et la mort.

Les anciens Bretons, qui n'avaient jamais vu de leur vie quelque Indien que ce fût, racontaient, de même, qu'au site de Carnac, s'alignent, immenses, des légions entières de soldats romains pétrifiés de cruauté. D'un continent à l'autre, une telle invariance nous pousse-t-elle à rêver de quelque vérité, stable et transhistorique? Voilà, représenté en dur, c'est le cas de le dire, le paysage quasi stable, fossilisé, qui résume le deuxième âge: champ de bataille avec soldats et cadavres. Menhirs ou statues, sculptures abstraites dont l'histoire ne cesse de revisiter la vue. Parmi ces massacres, d'où le doux s'est enfui et où ne reste que le plus dur, comment la vie a-t-elle pu se maintenir?

La culture, les mentalités

Voilà pour les faits, vus en perspective sous le verre grossissant d'Hiroshima et paysagés par la vieille sagesse des mythes, voici pour la transformation récente des mentalités. Après l'attentat du 11 septembre, j'ai pris, pour San Francisco, le premier avion disponible. À bord, nous étions peu nombreux et mal assurés. À l'arrivée, je fus invité chez des amis de la Silicon Valley à un dîner où se trouvaient plusieurs personnes de langues, de religions et de cultures diverses. La conversation roula sur les kamikazes dont les avions venaient de détruire une tour, à Manhattan ; alors que l'un d'entre nous s'étonnait qu'ils fissent la queue pour se sacrifier, je citai de mémoire :

« Mourir pour sa patrie est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.

— Mais qui donc a écrit ces horreurs ? m'interrogèrent, de concert, les invités. — Je récite simplement une tirade d'*Horace*, la plus belle tragédie de Corneille, répondis-je. Adolescents, nous avons sucé le lait de ce patriotisme. » J'ajoutai aussitôt le refrain de notre célèbre *Chant du départ* :

« La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr,
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

— Un citoyen se trouvait-il ainsi condamné à mort virtuel ? » questionna quelqu'un.

Demandez, par sondage, ce que la population de nos pays pense désormais de cet héroïsme. L'immense majorité répondra, et je l'approuve, qu'elle n'a plus d'ennemi et que c'est pure folie d'appartenir à un groupe qui exige le sacrifice de la vie. Malgré tous ses défauts, l'Europe que, au sortir de la Seconde Guerre

mondiale, la génération qui précède la mienne fonda est peut-être la première communauté humaine dans toute l'histoire si orientée vers la paix qu'elle ne demandera jamais la vie de ses enfants.

Chacun doit donner sa vie à la patrie

Les anciens de mon âge se souviennent donc encore du vieil idéal héroïque poussant à donner sa vie pour la patrie. Pourquoi cet appel sonne-t-il si creux et si faux désormais ? Voici : par mon travail ou mon œuvre, par les impôts et l'enseignement, je donne volontiers, par la longueur de mes jours et de mes années brèves, le temps compté de ma vie à ma famille, à mes enfants, à mon entourage, à la limite, à mon pays et, si le destin en décide ainsi, à l'humanité. Mais l'héroïsme loué par ceux que l'on appelle avec raison les « tragiques » consiste, au contraire, à donner non sa vie, mais sa mort, à verser son sang, d'un coup, dans la clameur théâtrale et sauvage des champs de bataille, pour que survive le groupe. Comme s'il ne pouvait survivre et renaître sans cesse sans la mort de chacun.

Tout citoyen joue alors le rôle de bouc émissaire par rapport à sa communauté puisque, selon René Girard, la mort de celui-là réassure celle-ci en sa cohérence et même en son existence. Par la suite, on métamorphose le mort en héros. Glorifiée alors comme reconnaissante, la patrie intègre donc, au sens de la somme, de l'intégrale, les différentielles partielles représentées par les victimes individuelles. Comme en certaines circonstances tragiques, chaque citoyen doit devenir l'émissaire de sa communauté, la Patrie recueille l'ensemble de ces boucs victimaires ou de ceux que mes amis venaient de nommer « condamnés à mort virtuels » par cette morale folle.

À l'état de nature, ladite guerre de tous contre tous fait de chacun de nous un meurtrier virtuel et une victime possible à la fois. Dès qu'intervient le contrat social, les deux rôles se partagent : le Léviathan-État devient le seul meurtrier légitime pendant que les citoyens chutent tous à l'état de victimes ou, parfois, d'assassins hors la loi. Ne disons plus « pacte social », mais « contrat léonin ».

Autre paysage dur et enterré

Mais laissons les mythes dits par des philosophes, qui, dans l'ignorance de toute préhistoire, racontent des origines abstraites ou imaginaires. Alain Testart a publié plusieurs études sur *Les Morts d'accompagnement* (Errance, 2004), ces proches d'un roi qui, au décès de celui-ci, doivent descendre, eux aussi, au tombeau avec lui et, semble-t-il, acceptent parfois volontiers leur destin fatal.

Je reviens à Carnac et à Bryce Canyon. Visions, images, folles interprétations ? Non, réalité : comment, devant le spectacle qu'ils offrent, ne pas évoquer, en effet, deux versions « abstraites » des statues en terre cuite représentant les soldats de l'empereur chinois Qin Shi Huangdi, du III^e siècle avant J.-C., enterrées en nombre dans sa tombe, près de Xi'an ? Esclaves, serviteurs, clients, concubines, soldats inconnus... ne survivent point au personnage féroce qui tint le pouvoir. Autrement dit, ces fidèles lui offrent leur vie, comme s'ils ne pouvaient ni ne devaient survivre à leur protecteur. À la suite de ces descriptions, d'ethnologie et de préhistoire, bien documentées, un autre des livres du même auteur montre que ces conduites elles-mêmes précèdent, en même temps que diverses sortes d'esclavage, la formation de

l'État, dont l'origine ou la fondation ne se trouve point dans des concepts abstraits comme la religion, l'économie ou la propriété, mais dans ces pratiques d'attachement individuel, chez ces clients d'un personnage dont la puissance lui permet de les recruter mais qui, en retour, lui donnent un pouvoir accru.

Dans un organisme comme dans une communauté, rien ne résiste mieux à l'usure du temps que les plus anciens acquis ; j'ai cité plus haut cette tautologie. Lorsque la patrie en danger exige de prendre les vies des citoyens qui combattent pour elle, cet idéal inique et cruel ressemble tellement à l'archaïque pratique des morts d'accompagnement que je perçois dans l'idéologie patriotique une trace visible de l'origine de l'État, sous couvert de concepts abstraits comme la communauté, la liberté... Alain Testart prétend néanmoins que l'on ne peut assimiler ces morts par fidélité personnelle à un individu puissant qui vient de mourir, aux morts sacrifiés à un idéal abstrait qui, lui, n'est pas mortel. Je vois, quant à moi, la patrie comme une personne, créée par prosopopée, comme le Léviathan, ce corps féroce qu'évoque Hobbes. Nous disions bien la Mère Patrie, oxymore cruel à deux sexes. Abstraite et concrète à la fois, les citoyens lui restent donc fidèles et, en foule, descendent au tombeau lorsqu'elle paraît en danger. Mais à chaque tuerie, l'est-elle vraiment ? Faut-il des millions de victimes pour que subsiste une communauté ? Détenteur de la violence légitime, le pouvoir politique, monstre Léviathan, se fonde sur la mort de chacun et de tous.

La mort par les religions

Les hommes ne se tuent pas seulement par les armes. Du point de vue fourni par l'histoire des religions, le modèle

anthropologique proposé par René Girard inspire une vision, de nouveau triple, de l'histoire. Au commencement règne le sacrifice humain, lynchage perpétré par une foule en furie ou en crise mimétique. Rome se fonde sur l'assassinat de Remus par son frère Romulus suivi par le dépeçage de ce dernier, devenu roi, par les pères de la ville. Tite-Live dit quels crimes perpétuent cette fondation tueuse. Ainsi commence la Bible, par le meurtre d'Abel par Caïn et l'institution du bouc émissaire. La victime déchiquetée devient parfois dieu ou génie tutélaire. Bref, nous sacrifions des individus pour parvenir à la paix collective. Exactement ce que les armes viennent de nous dire : la société se perpétue en tuant. Comme si, de soi, la mort d'un seul apaisait, produisait la vie commune. Bergson disait que la société était une machine à fabriquer des dieux ; Girard démonte cette mécanique, au moins pour les dieux du polythéisme, dits ou réputés comme faux dieux. Faux et assassins.

S'ensuit le règne, tout aussi religieux, du sacrifice animal. Sous le couteau d'Abraham, le bélier, immobilisé par ses cornes au sein d'un buisson, remplace Isaac ; sur l'autel, offrant sa gorge au couteau de l'officiant, une biche sauve Iphigénie ; au centre de la *plaza de toros*, sous la furie de la foule, nous ne savons plus qui va mourir, de la bête ou du torero Manolete, ici, à Linares, à trois heures de l'après-midi... mais, de plus en plus souvent et partout ailleurs, l'animal : célébration récurrente et publique du passage ancestral de la tuerie humaine à la boucherie bestiale. Boucherie, ô merveille, ce mot d'un métier de la chair descend directement du bouc. Sur les autels des sacrifices, modernes ou antiques, on remarque la présence permanente des animaux domestiques, porc, bœuf ou mouton. Nul ne sacrifia jamais des

animaux sauvages ; on ne tue que les plus proches voisins des humains. Pas de victime sans vicariance, cette substitution ne valant que par le voisinage proximal de l'homme à l'animal.

De ces extinctions de la vie, qui donnent tout son sens au terme « sacré », nous nous délivrons enfin par l'image, par le signe, doux. Plus de chair, plus de sang, mais du pain et du vin, comme si la flore remplaçait la faune. Nous pouvons nommer « sauveur » celui qui substitue cette manducation substantielle et paisible à l'assassinat sanglant : autrement dit le doux au dur. Le saint remplace le sacré. Ces deux dernières dérivations résument l'histoire des religions, et peut-être, comme tierce déclinaison des couples entropie-information, mort-vie, l'histoire tout court.

Spirituel, temporel

Preuve : les guerres de religion, telles celles que nous avons éprouvées, dans notre passé, entre catholiques et protestants, ou celles auxquelles nous assistons entre chiïtes et sunnites, les unes et les autres plus sauvages, s'il se peut, que les conflits entre peuples ou nations, puisque chaque camp croit et prétend détenir la vérité universelle. Ô combien l'histoire des sciences, en s'opposant aux religions, a permis à certaines de ces dernières de feuilleter leur vérité !

L'évolution précédente du dur vers le doux permet de comprendre que la distinction des pouvoirs temporel et spirituel émane d'une même lente épuration. Le premier détient sa puissance de la violence légitime ; le second ne la détient que sur et par les signes. À la limite, on devrait réputer oxymore l'expression « pouvoir spirituel », tant le spirituel, doux et

délaissant à tout jamais toute violence, ne devrait accéder à aucun pouvoir, dur par essence. Doux quant aux basses énergies, doux par les signes, doux dans les intentions, les gestes et les actes, doux pour le collectif. Les atroces tragédies du XX^e siècle et leurs dévastations inhumaines tiennent en partie à ce que les puissances opposées avaient fusionné, chacune de leur côté, le temporel et le spirituel, ce dernier sous la forme de diverses idéologies. Hitler et Staline se conduisirent comme des prophètes du nazisme et du marxisme ; Daech les imite. Dès qu'il se saisit du trône ou des armes, le spirituel chute dans le temporel. Une guerre armée, des affrontements corps à corps ne se réfèrent plus au spirituel, encore moins au saint, mais à la violence ordinaire, sous le masque d'une vérité à laquelle les belligérants ne s'attachent que par l'ivresse de la tuerie. Montaigne témoigne n'avoir jamais rencontré, dans aucun des deux camps qui ravageaient tour à tour, en ces temps, la campagne et les villes, aucun belligérant qui sût vraiment pourquoi il tuait ; ils détruisaient, saccageaient, voilà tout. Nous pouvons témoigner, à notre tour, que les guerres, récentes ou actuelles, menées sous telle bannière, sont d'abominables reliquats d'un archaïsme en retour redoutable d'une passion jamais totalement refoulée. Elles nous font revenir au sacrifice humain qui, de fait, fut anciennement religieux, mais que la sainteté, apparue épurée, filtra peu à peu et difficilement. Il existe aujourd'hui des collectifs qui ne cherchent plus la paix par la tuerie de l'un ou plusieurs de leurs ennemis, et qui peut-être même n'ont plus d'ennemis.

La distinction entre ces deux pouvoirs, la séparation entre le religieux et le politique, l'écart entre le saint et le sacré, l'abîme entre le dur et le doux, charpente évolutive de ce livre,

passent, à mes yeux, pour l'un des acquis les plus précieux de l'histoire humaine, mais l'un des plus longs et des plus malaisés à conquérir, des plus fragiles aussi ; héroïque, cette évolution n'est pas encore à son terme partout. Comme celle de « pouvoir spirituel », l'expression « guerre de religion » devrait passer pour un oxymoron ; il m'arrive de penser de même pour « violence légitime », une loi violente chutant de la loi à la condamnation. Vous qui vous battez, quittez toute douce espérance.

Guerrière durement cuirassée, Jeanne d'Arc ne devint sainte, doucement, que lors de son procès ; sa condamnation au bûcher revint, comme ses batailles, comme ses pseudo-victoires, au sacrifice humain. Devenir saint exige de laisser, désarmé, toute lutte, tout combat, tout débat, toute polémique. Les justes et les saints ne se battent pas.

Transition : religion, préhistoire, économie

Agriculteur, donc né au néolithique, Caïn met à mort son frère le pasteur Abel, chasseur-cueilleur de tradition plus ancienne, multimillénaire même, devenu récemment éleveur. Comme ses ancêtres couraient les fruits et le gibier nouveaux, ce dernier pousse ses bêtes çà et là, selon l'herbe tendre. Les troupeaux de ce nomade traversent parfois l'emblavure préparée, à la sueur de son front, par Caïn, forcé de vivre sédentaire pour semer ou récolter. Les bêtes en question broutent sa moisson. Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisait de dire : « Ceci est à moi » fut le fondateur de l'agriculture ou, plutôt, fut poussé à ce geste par les nécessités de la culture. Caïn, c'était donc lui, ferme son lopin et le défend, dents et griffes, de toute incursion. Comme

Remus plus tard, Abel saute la limite et trouve la mort au fond d'un sillon.

Religieuse, racontée par la Genèse, fidèle aux données de la préhistoire, cette histoire économique cessa-t-elle? Pas que je sache car, plus tard, lointains descendants des chasseurs-cueilleurs, les aristocrates, en guerre ou à la chasse, passent au galop, comme un orage, à travers les champs des manants et ravagent leurs moissons; ils entretenaient même des colombiers d'où les oiseaux descendaient picorer les semailles. Noblesse et féodalité vengent Abel qui réduit alors Caïn à l'esclavage et, souvent, l'accule à mourir. Inversement, par une vendetta toujours recommencée, jacqueries et révolutions cherchent éperdument à répéter le meurtre du nomade par le sédentaire. Caïn condamne Abel à la guillotine. Meurtre réciproque en éternel retour?

S'agit-il d'une histoire de famille à interpréter selon les complexes ordinaires? Oui et non. Courons vers l'amont, de l'humain vers la faune en général, dont voici la définition: les animaux courent. Ils courent pour échapper aux prédateurs et pour attraper leurs proies: manger, ne pas être mangé. Mais des nécessités vitales les obligent à s'arrêter: dès le jeune âge, par incapacité, puis pour dormir, copuler, mettre bas et allaiter... Les animaux courent et habitent. La vie animale, la nôtre, partage l'individu et l'espèce en errance nomade et sédentarité. Chasseurs-cueilleurs, nos plus lointains ancêtres se déplaçaient selon les saisons, la floraison, les fruits, la chasse, le gibier; ils couraient, fidèles à leur condition animale. Peu à peu, d'autres ancêtres, plus récents, manifestèrent le génie de domestiquer certaines espèces de faune et de flore. Domestiquer: les arrêter, les empêcher de courir; domestiquer: s'arrêter soi-même de courir, pour semer, récolter, moissonner... Les voici agriculteurs,

fixés comme leurs femmes en train d'accoucher. Cette aventure partage, de même, notre préhistoire en une antique errance et une nouvelle sédentarité, peut-être entre la prédation et le parasitisme.

S'agit-il d'une histoire de famille? Non, parce qu'elle partage en deux notre chair objective elle-même et notre histoire au très long cours. Oui, parce que nous portons en nous cette gémellité, parce que nous ne cessons jamais de la développer. Bref, nous sommes et restons Abel et Caïn.

Aujourd'hui

Cette histoire de frères siamois ennemis se propage en un conflit pérenne entre les nomades et les sédentaires, les peuples pasteurs et les cultivateurs. La Genèse relate qu'après son crime, Caïn, condamné à ne plus rien tirer du sol fertile, erra sur la Terre, poursuivi par l'ire divine et surveillé par son œil ubiquiste. Devenu émigré, le sédentaire se nomadise ou nomadisa. Ce destin, cette punition se perpétuent-ils? Riches ou misérables, pour les études, le travail, ou poussés par la famine, nous devînmes, assez récemment, nomades, transfuges, réfugiés. Rares ceux qui ont l'heur, aujourd'hui, de ne pas errer sur Terre. Tous petits-fils d'Abel, nous assassinons donc tous les jours, et de nouveau, les descendants de Caïn: il ne reste plus, au moins en France, que 0,8% d'agriculteurs, que le commerce, les spéculations de Bourse sur les produits alimentaires et, parfois, les lois saignent, acculent à la ruine et condamnent à la mort; les autoroutes, la croissance des faubourgs, les rails du TGV et les aéroports, engorgés d'errants, ravagent les plaines céréalières, les champs fertiles et, parfois, des vignobles sacrés. Paysan sédentaire, Caïn redevient la

victime de la modernité abélienne qui reprend les usages féroces de l'ancien régime, à l'inverse des temps archaïques où Abel tomba sous ses coups. Et demain ? Attendez l'état prochain de cette réciprocité meurtrière, si constante tout au long de notre histoire. Nous autres nomades féroces oublions dangereusement que nous dépendons de Caïn le casanier pour boire et manger, c'est-à-dire survivre. Va-t-il se venger ? Je me souviens des disettes subies pendant la dernière guerre, pendant laquelle les habitants des villes allaient, mendiant, crier famine dans les fermes voisines, priant les paysans de leur donner quelque grain pour subsister. J'ai vécu naguère le retournement à venir de cette tension fratricide entre Caïn et Abel. J'ai aussi l'intuition que les mouvements écologistes reprennent ce vieux flambeau pour défendre Caïn contre les ravages d'Abel, commerçant, industriel, financier, aristocrate du jour. Noble, je veux dire richissime, le trader dont les doigts nerveux émettent et reçoivent des signes qui traversent le globe à la vitesse de la lumière – nomadisme maximal – spéculent sur les produits alimentaires et affame à la fois le monde et le paysan sédentaire. Qui délivrera Caïn de ce nouvel Abel meurtrier ? Quand la prescription apaisera-t-elle ces frères et les dispensera-t-elle de cette vendetta millénaire ?

Légende issue des religions, cette histoire invite à comprendre les meurtres issus de l'économie.

La mort par l'économie

Autres et mêmes dévastations. Là où le commerce remplace les armes, dit Benjamin Constant, la paix se substitue à la guerre : Hermès ou Mars, le caducée ou l'épée. Il semble, en

effet, au premier abord, que le marché exige la libre circulation, des marchandises, de l'argent et de ceux qui échangent, sans aucune contrainte de violence. Or, dans son étude sur la *Dette* (Les Liens qui libèrent, 2013), David Graeber entreprend une histoire cinq fois millénaire de l'économie, de l'emprunt et de la monnaie, jusqu'à décrire l'état contemporain du marché. À travers cet immense laps de temps, qu'il traverse mieux que je ne le fais dans ma légende, une étrange constance apparaît : l'économie a toujours été conditionnée, dit-il, par la violence, l'énormité des budgets militaires, la guerre perpétuelle et l'asservissement des vaincus ; elle l'est encore. Invariance consternante.

Exemple : si gigantesque qu'on peut assurer qu'elle ne sera jamais remboursée puisque le dollar, universel, permet à ce pays d'être à la fois débiteur et créancier, la dette des États-Unis finance, en totalité, le budget de ses armées, dont le volume dépasse la somme de tous ceux de tous les autres pays. David Graeber assure que cet armement garantit au pays qui le détient un empire global sur le monde et l'universalité du dollar. De plus, le flux d'argent continue de circuler des pays pauvres vers les riches. La Grande-Bretagne et la France n'ont point agi, envers le Commonwealth de l'une et les colonies de l'autre, autrement qu'agissent aujourd'hui les grandes puissances envers le monde. Aussi endettée en son temps que les États-Unis aujourd'hui, Rome agissait de même avec son empire ; la légion tenait le monde pour le racketter, le rackettant pour le tenir.

Planant sur l'économie, la mort la dirige en raison de la dette. Faut-il, pouvons-nous rembourser cette dette, nous esclaves sans aucune rémission ? Autrement et mieux dit, peut-on édicter la prescription pour l'ensemble des morts de

ce deuxième âge, pour ce deuxième âge de la Mort, décliné ci-devant trois fois : dans les armes, les religions et l'économie ? Qu'en est-il de la dette et de la prescription ? Ont-elles quelque rapport ?

La dette, source de la morale et de la religion ?

Du verbe latin *habere*, « avoir », dérive *debere*, « devoir ». En langue française, ce dernier terme s'emploie à la fois comme verbe et comme substantif. Avoir et Dû : voilà les titres des deux colonnes en regard dans un bilan comptable. « Je dois » signifie à la fois une obligation morale et une dette à restituer. Je note au passage que le terme « obligation », lui aussi, ressortit à la morale et à des pratiques boursières. Ainsi le devoir est-il un dû qui nous oblige. Quand nous disons que nous devons payer nos dettes, nous doutons-nous de cette tautologie ? Avoir, devoir, dette, débiteur, redevable, prohibitif, habiter, même, hantant la même aire de sens, désignent-ils ensemble une seule et même chose ?

Ainsi la morale du devoir, sans faille ni suspension possible, inscrite, dit Kant, dans le cœur de chacun, l'oblige-t-elle toute sa vie, pendant laquelle il doit, sans trêve, faire son devoir matin et soir, jour et nuit, de sa naissance à sa mort, jeune ou vieux, riche ou pauvre, puissant ou misérable. Il ne peut donc jamais cesser de payer. Aurait-il donc contracté une dette dont il doive rembourser, chaque jour, la somme infinie, prohibitive, sans terme, impossible à effacer ? Mais qui est donc le prêteur ? Lequel d'entre nous se souvient d'avoir jamais emprunté cette somme énorme et à qui la rendre ? À qui devons-nous ce remboursement géant et vital ?

Retour à la religion

Ainsi revenons-nous à la religion. Une prière commune réunit, en une même louange et une semblable supplique, orthodoxes, protestants et catholiques, le *Notre Père*. Une phrase de cette prière s'énonce en latin comme suit : « *Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* » *Debita*, nos « dettes » ; *debitores*, nos « débiteurs ». « Efface nos dettes, comme nous remettons les leurs à nos débiteurs. » La langue grecque, dans laquelle cette prière s'énonce pour la première fois, évoque les mêmes dettes et débiteurs, le même remboursement, une même remise : « *καὶ ἄφεσις ἡμῖν τὰ ὀφειλήματα ἡμῶν ὡς καὶ ἡμεῖς ἀρήκαμεν τοῖς ὀφειλέταις ἡμῶν.* »

La traduction française, moderne, de cette supplique, énoncée ainsi en deux langues anciennes, varie, par rapport à elles, de manière significative : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Cette variation implique un aveu majeur : il faudrait que ces offenses, autrement dit ces péchés – qui avons-nous offensé, sinon Notre Père ? –, s'entendent, à leur tour, comme des dettes à rembourser, puisque les termes « dettes » et « offenses » ont paru équivalents aux traducteurs. Mais, de nouveau, demander à qui d'effacer nos dettes ? Même réponse : à Notre Père, invoqué, dès son début, par cette prière, à Dieu Lui-même qui, alors, jouerait le rôle de prêteur, puisque nous Lui demandons instamment d'oublier notre dû. Le terme « pardon » – au-delà du don – évoque la même remise, le même rachat.

Et, de nouveau, cette dette est si énorme et en quelque sorte si peu remboursable que seul peut l'acquitter le propre fils de ce Père, le Christ, Messie incarné, qui meurt pour racheter les péchés du monde. Racheter les péchés : cela signifie bien que

les péchés ne sont autres que des dettes que l'on a le devoir de payer. Ce rachat se nomme, en théologie latine, «*rédemption*», autre terme financier, le rédempteur désignant celui qui rachète la dette. Aussi infinie que celle du devoir moral, nous la devons à Dieu avant que Son fils ne la rachète. Notre Père joue donc là le pire des rôles, celui d'un prêteur à gages qui exige, comme, parfois, dans l'Antiquité ou au Moyen Âge, et en pratiquant des taux usuraires, la vie entière de ses débiteurs, soit par l'esclavage, soit par le sacrifice..., rôle universellement détesté, mieux encore, interdit souvent par l'Église elle-même, celui de l'usurier impitoyable et abusif. Cela contredit l'appellation de Bon Dieu à l'infinie miséricorde. Suite : si le Christ, par son sacrifice, avait vraiment apuré cette dette, nous n'aurions plus rien à rembourser ; la colonne comptable listant le dû se blanchirait, se viderait, au soir du vendredi saint. Autrement dit, nous n'aurions plus aucun devoir, au moins au sens comptable, celui qui figure, face à l'avoir ou à l'actif, dans la colonne dite dû ou passif. La Passion aurait payé le passif.

Voilà, en résumé, une source commune à la morale et à la religion qui se réfère, au mieux à la comptabilité, au pire aux pratiques les plus infâmes de l'usure. Comme nous n'existions que comme débiteurs ou comme esclaves soudain libérés d'une dette dont nous ignorions avoir emprunté la somme infinie, l'avoir pénètre notre être et le chasse. Nouvelle tautologie : nous n'habitons plus que nos dettes, nous n'existons plus que pour les rembourser. L'énormité de cette dette impayable, détenue par un Seigneur souverain, asservit-elle les croyants, comme la grandeur semblable de la dette américaine, impossible à rembourser, mais servant à financer le budget militaire du pays, asservit, par sa monnaie, ses bombes et ses prêts, tous les pays

du monde, moins endettés ? Mondialisation de la dette : les «*péchés*» du monde n'ont jamais été si loin de leur rédemption.

Renversement, conversion ?

Sauf à prendre au sérieux le jubilé juif ; sauf à prendre au sérieux le rachat par la Passion du Christ. Temporaire et cyclique, le jubilé biblique permet d'effacer tous les sept ans certains emprunts commerciaux et privés. La Passion installe enfin dans le cours de l'histoire un jubilé définitif, qui la barre et la fait bifurquer. À partir du vendredi saint, en effet, nous n'aurons plus jamais de vains devoirs, ni de dettes... Ces péchés nous sont remis. De plus, voici la Bonne Nouvelle, seconde par rapport à ce jubilé définitif : que nos dettes soient remises, certes, mais le caractère intégral de cette remise s'efface devant l'annonce triomphale que cesse le règne même de la dette, c'est-à-dire de la mort. De même que la Résurrection du Christ ne marque pas une vengeance sur ceux qui l'ont tué, événement qui aurait lancé, dans le temps des générations à venir, une vendetta indéfinie, sans prescription possible, mais, positivement, une victoire sur la mort elle-même, de même l'effacement de la dette ne venge point les débiteurs des créanciers mais change, en l'élargissant, le régime des relations humaines : elles ne seront plus calquées sur la circulation des biens et leur quantification. Nous changeons d'ère : nous ne compterons plus ; nos vies ne se régleront plus selon les colonnes d'un bilan ; notre existence et notre identité ne seront plus réduites à des chiffres et à de l'intérêt ; nous ne serons plus comptables de rien ni devant qui que ce soit ; l'avoir ne transformera plus notre existence dans les chiffres formels propres à une restitution permanente,

chassant l'être de notre séjour. Je ne dois plus rien, donc j'existe. Tu me délivres de toute dette, donc j'entretiens des relations vraies avec toi. Notre collectif échappe au réseau usuraire dont il était l'esclave, donc il entre dans la liberté.

Vieillesse de l'usure et de l'esclavage

Ce qui précède témoigne-t-il d'un temps révolu, même s'il a duré jusqu'à nos jours et perdurera peut-être, avec son défilé nauséeux d'emprunts abusifs réglés par d'atroces violences? Sous divers déguisements, religieux, belliqueux ou économiques, la mort, qui a régné si longtemps, régnera-t-elle encore de sorte qu'elle menacera toujours plus ou moins la vie? Du réseau nombreux et compliqué des relations humaines de tous ordres découlèrent, mieux, percolèrent, d'abord des points de concentration, tenus par des seigneurs féodaux, localement riches et puissants, puis de ce nouveau réseau ont percolé des pouvoirs immenses et hautement centralisés, parfois réunis sur la tête d'une seule personne, pouvoirs qui imposèrent longtemps la violence des armes et de l'argent en clamant toujours et encore leurs mensonges pour asservir les hommes par les armes, les croyances et l'esclavage produit par un crédit infini. Or cette période ne cesse de se clore, avec une promesse de fin prochaine. D'une certaine manière, l'ère chrétienne, je veux dire celle de la vie, commence à peine. Depuis le vendredi saint, elle cherchait timidement à émerger, mais elle se généralisa malaisément dans un monde humain, social, politique, militaire et religieux dont les origines mêmes émanaient de ces transactions. Elle a, cependant, d'autant plus de chances de persuader les humains aujourd'hui que cette dette telle qu'elle s'impose mondialement,

dans les pratiques aussi bien que dans les esprits, ne peut plus indéfiniment croître sans détruire, non seulement les misérables dans leur chair serve, mais aussi le monde physique et vivant, condition de notre survie; elle perpétue donc l'ère de la mort. Allons-nous vivre, comme je l'espère, un second jubilé définitif, un nouveau vendredi saint, à partir duquel toutes les dettes s'effacent? Pour cela, nous devons transformer le système de nos relations: ne plus les fonder sur l'exploitation ou la concurrence, mais sur l'entraide et l'empathie. Quoique inimaginables aujourd'hui, ces décisions d'effacer toutes les dettes, comme dans un jubilé mondial, deviennent plus faciles à prendre que celle de faire cesser le régime mortel de la dette – mortel doublement, envers les hommes et le monde – puisqu'il structure aujourd'hui la quasi-totalité des relations humaines, économiques, sociales, politiques, publiques ou privées. Et pourtant, nous avons aujourd'hui moins à inventer de nouvelles relations – puisque, je le montrerai, elles existent et sont même majoritaires – qu'à faire qu'elles structurent la société. Ce changement de système, qui paraît à beaucoup impossible, s'est déjà, je vais le dire, en partie produit.

À supposer que nous réussissions cette conversion, nous changerions d'ère. Le *Notre Père* marque l'âge du fils, celui de la dette infinie, où il adresse sa prière au père pour qu'il le libère de l'esclavage et de la mort. Aujourd'hui, nous vivons une mutation profonde pendant laquelle l'âge de l'Esprit – la vie – cherche, malaisément – comme le nouveau-né s'efforce aveuglément de traverser le canal de sa mère en travail –, à succéder au sacrifice tragique, marque de l'âge du Fils mis à mort, et à s'extraire de son emprise.

Sage-femme, je chante sa délivrance.

Prescription

Voici longtemps que, de même, je place la prescription, variante juridique du rachat, au fondement du droit. Mais elle fonde tout d'abord l'histoire, car elle évite la vendetta perpétuelle en faisant que la mémoire générationnelle, morbide puisqu'elle oblige sans cesse de tuer, entre dans l'histoire générale et objective, pacifiée, réduite au récit. Nul ne traîne plus devant les tribunaux les descendants de Gengis Khan ou de Jules César ; leurs crimes sont prescrits, c'est-à-dire écrits, donc mémorisés, donc passés en histoire, hélas admirés souvent, non oubliés certes, mais, en quelque sorte, effacés. Nul ne se venge plus d'une offense séculaire, alors que l'assassinat perpétuel de la vendetta passe, à mes yeux, pour l'état limite de l'esclavage pour dettes, définitif de père en fils et bloquant toute une lignée dont l'autre doit indéfiniment se venger. Il n'existe pas d'instance pour juger les actes de l'âge de la Mort, l'histoire seule en décide. Le jubilé, en religion, le pardon, en éthique, le rachat des dettes, en économie, présentent trois faces dont la prescription est la quatrième variante dans le droit.

L'âge de la Femme, l'âge de la Mère

Écrivain de talent, mystique juive proche du christianisme, assujettie des années durant à des camps de travail et finalement décédée à Auschwitz, Etty Hillesum écrit, dans son *Journal*, que son amour extatique de Dieu, de la vie et des hommes dépasse ses souffrances individuelles ; magnanime, son pardon rejoint le jubilé de sa confession. « Sauf, dit-elle, si je voyais mes parents mourir de semblables tortures. Alors, je ne pourrais vraiment pardonner. » À lire ces paroles surhumaines, redevenues soudain

admirablement humaines, la *Pietà* de Michel-Ange surgit devant mes yeux. *Stabat Mater* : Marie reste debout, au pied de la Croix où agonise son fils. Et j'entends soudain, par-delà deux millénaires, le silence de cette *Pietà* aux sept douleurs, effacée, muette. Non seulement ce fils meurt pour le jubilé définitif, mais sa mère ne dit pas un mot de vengeance ni de ressentiment à voir le supplice mortel de son enfant. Non, pas un mot de cette femme dans l'histoire, sauf son *Fiat* accueillant la parole angélique. Je comprends alors, une fois de plus, le rôle majeur, décisif dans la foi chrétienne, de cette femme, de cette mère, de cette vierge juive, mutique et sublime. Elle pardonne même quand son fils meurt sous ses yeux, comme lui meurt pour effacer les péchés du monde. Par là, elle consacre l'universalité de la prescription, le rachat des dettes en leur totalité. Sans elle, sans son exemple incarné, sans sa conduite silencieuse, resterait une étroite fenêtre par où se glisserait l'imprescriptible, vécu, à bon droit et de cœur pur, par cette Juste, mystique juive déportée. Ces deux femmes veillent sur notre avenir.

Dont le passé reste, certes, écrit, laissé à notre mémoire, jamais oublié, mais prescrit, donc pardonné. La prescription, ai-je dit, est le fondement du droit ; de plus, je le redis, elle fonde l'histoire. Qu'est-elle, en effet, sinon, et en précision, la prescription des crimes commis sous le règne de la mort pendant des millénaires ? Mémorisés, certes, mais pardonnés. Elle nous fait passer de l'âge de Mort à l'âge de Vie. Car l'histoire commence avec l'écriture, une écriture assez sereine pour signifier la prescription ; elle commence donc avec la prescription. Écrite, elle est prescrite ; et même tellement qu'elle oublie en chemin sa soumission tragique au règne de la mort. L'histoire est notre grand pardon.

Les antécédents

Ainsi déclinée trois fois, dans la religion, longtemps sacrificielle, les armes, létales toujours, et l'économie, exploitant les faibles et blessant le monde, la mort me paraît alors le moteur de l'histoire. J'avais jadis, pour cela, proposé le mot de « thanatocratie ». Décision peu originale car plusieurs prédécesseurs avaient proposé une même intuition. Darwin d'abord, dont les travaux découvrirent que l'évolution a pour moteur la sélection, l'élimination impitoyable des moins aptes ou des géniteurs les moins féconds, ce qui, à son insu, donna lieu à la conception monstrueuse d'un darwinisme social. Voilà pour la vie, ponctuée, sanctionnée par la mort. Et voici pour l'histoire. Hegel ensuite, chez qui le travail du négatif, expression galante qui dissimule de féroces tragédies, dynamise l'histoire, en propose, comme image canonique, la lutte entre le maître et l'esclave, d'où sort vainqueur moins celui qui affronte de près l'adversaire que celui qui s'approche au plus près de la mort. Ensuite, la politique: le pouvoir se définit, là, comme détenteur de la violence légitime, comme si lesdites lois, prétextant la mise en ordre, ne faisaient que justifier, non, légaliser la violence. Préférer l'ordre à la paix. Distinguons trois niveaux de violence: celle de la guerre internationale, dont je viens de parler, pour laquelle nous armions des troupes – si tu veux la paix, prépare la guerre –; celle, intérieure au groupe, surveillée par les gendarmes; enfin, celle, moins citée, mais, peut-être, plus fertile en morts et en souffrances, des abus propres à la famille et au proche voisinage, pour laquelle nous disposons des policiers, dits, proprement, gardiens de la paix – ne jamais oublier que, sur dix meurtres, plus de cinq se perpètrent dans cette aire privée, qu'un assassin connaît le plus souvent sa victime, qu'une femme meurt tous

les deux ou trois jours sous les coups de son compagnon et que pullulent les tortures infligées aux enfants; Hobbes et Rousseau ont omis de citer le contrat qui arrêterait cette guerre continuelle, secrète et mortelle. Pour finir, le droit. Après que Rousseau, Hobbes et d'autres ont décrit l'état de nature comme la guerre de tous contre tous, ils en arrêtent le cours par un contrat social, générateur d'un collectif. Mais, comme celui-ci, forcément non global, se restreint au local, les guerres de groupes contre groupes prennent le relais de la guerre de tous contre tous. Nul n'écrivit jamais cet autre contrat. Voilà cependant le rêve que poursuivent nos organisations internationales.

La société en procès

Puisqu'il s'agit de droit et de collectivités, peut-on juger de ce dernier état de fait? Il y faudrait un tribunal qui existe déjà plus ou moins. L'institution juridique usuelle a pour fonction d'arbitrer les discordes; elle édicte des arrêts. Or donc, dès qu'ils se placèrent en posture critique, les philosophes méditèrent sur la faculté de juger, autre manière de dire critiquer. Ils inventèrent donc des tribunaux, les leurs, ceux de la « raison ». Certains d'entre ces penseurs imaginèrent même d'y faire comparaître Dieu, au motif de la responsabilité du Mal en général. S'Il a créé le monde et que ce monde naturel nous accable d'éruptions volcaniques, de tsunamis, d'inondations et de maladies; s'Il a créé les hommes et que ceux-ci produisent guerres et persécutions, alors ce tribunal rationnel juge le Dieu créateur comme seul responsable du Mal en général.

Voici, en passant, ma réponse à Voltaire, à Leibniz lui-même et à d'autres. J'ai vécu, à Stanford, inoubliablement, le séisme

Loma Prieta, d'intensité 7,2 sur l'échelle de Richter, comparable en violence à celui qui dévasta Lisbonne en ces temps de Lumières. Terrifiés mais survivants, nous déplorâmes, en Californie du Nord, une cinquantaine de morts. Peu après, celui d'Haïti, de force 7,0, plus faible donc, provoqua trois cent mille victimes. Cette atroce différence ne tient donc point à la nature, *Deus sive natura*, mais aux sociétés inégales, riches ou misérables, bien équipées ou mal bâties. Un non-lieu pour Dieu!

Or donc, à ma connaissance, nul philosophe ne conçoit quelque tribunal pour faire comparaître et juger les sociétés elles-mêmes, ainsi considérées comme toujours légitimes, innocentes, prêtes à organiser la position de juge sans jamais se trouver en celle d'accusé. Le philosophe critique prend la place du Léviathan, de la violence légitime, du législateur. Contemporain du désastre d'Haïti, me taraude la question : laquelle d'entre toutes les sociétés connues n'a jamais fait la guerre, fabriqué des armements, écrasé les faibles, pratiqué l'esclavage, coupé des têtes, puni de mort des individus innocents, favorisé les inégalités, caché la grandeur de civilisations différentes ? Aucune. Devant un tribunal usuel, les individus se révèlent parfois coupables, parfois dignes d'un non-lieu ; quant à Dieu, jugé par contumace, sa cause restera longtemps indécidable. Mais connaît-on une seule cour où le prévenu soit toujours coupable ? Oui. Voilà le cas jugé, donc la fin de ma démonstration. Depuis que nous écrivons les mémoires de nos groupes règne la thanatocratie.

Puis-je rappeler cette ère, longue et monotone, interminablement répétitive, l'âge du Fils ? J'en ai la tentation. Car tant de souffrances, tant de victimes innocentes, inutiles, insensées,

tant de pouvoirs sanguinaires et de tribunaux légaux sans justice peuvent se lire comme la passion et le meurtre des fils – les pères ne combattent jamais en première ligne mais préparent stratégies et tactiques dans les bureaux, loin de tout risque, ou siègent, emperruqués, derrière des talanquères – comme un récit de la Passion humaine, comme un vendredi saint millénaire. Hegel ne recula pas devant cette mention, spéculativement déclinée.

Balance penchée

Je ne suis pourtant ni sourd ni aveugle aux forces timides qui, pendant ce temps interminable, s'opposèrent à la prégnance de la Mort. Dix moralistes, cent pacifistes, mille générosités parlèrent, écrivirent, agirent, tentèrent d'entraîner leurs proches et l'humanité vers des progrès vitaux. Il exista un empereur romain sagement philosophe, un notable hindou non violent, des ministres qui, après la Seconde Guerre mondiale, eurent l'intuition inespérée d'une Europe pacifique – et celle-ci demeure en paix depuis soixante-dix ans. Qu'Hiroshima répande son ombre tragique sur l'amont de notre histoire n'empêche pas que, pendant le même temps, d'autres forces ont tenté de faire pièce faible à cette thanatocratie, constante, apparemment irrépressible.

Dès notre origine écrite, le coup d'envoi est donné par Gilgamesh en son *Épopée* : allons-nous, comme il le donne à espérer, vers la défaite de la Mort ? De l'*Iliade* aux tragiques, de l'*Anabase* à la *Guerre du Péloponnèse*, la culture grecque regorge de rivalités, de conflits et, comme nos médias si désuets qu'ils relaient encore et font durer cette ère, de cadavres à chaque

page mais, dans l'œuvre du maître originel, l'*Odyssée* compense l'*Iliade*, comme les mers au sourire violet ou Nausicaa jouant à la balle sur la plage avec ses compagnes symétrisent le Scamandre saturé de tués ; chez le maître latin parallèle, les *Géorgiques* et les *Bucoliques* équilibrent l'*Énéide*, comme le bonheur paisible des champs repose du fracas des combats en armes. Certes, comme Ulysse, Énée descend aux Enfers, mais tous deux s'en délivrent.

À devenir sensible à cet équilibre finement mesuré chez Homère ou Virgile, marque de l'esprit dans l'histoire et la culture, on voit aussitôt sous un angle significatif l'exil d'Ovide, l'auteur de *L'Art d'aimer*, hymne à la vie, et de ces *Métamorphoses* animistes qui défient la mort. Hospitaliers, Philémon et Baucis ne meurent pas, en effet, mais, par le geste de deux dieux miséricordieux, survivent transformés en chêne et en tilleul ; ainsi, le vent d'âme les fera caresser, pour l'éternité, leurs bras transformés en branches. Ce poète immortel aurait-il été exclu de la ville et condamné d'aller pleurer au bord de la mer Noire pour avoir ainsi tenté de repousser les forces de la mort ? Que, sous la victoire écrasante de ces forces fatales, notre Antiquité gréco-latine ait sombré corps et biens, voilà une leçon cachée qu'a pu méditer, sans en avoir jamais une conscience claire, la suite de notre histoire. Prendre discrètement le relais de la navigation sous voiles, de l'abordage à des îles inconnues, chanter à nouveau le calme de la vie rurale et de ses paysages riants, oublier les nouvelles funéraires pour la puissance et la gloire, voilà les forces de vie à l'ouvrage telles que je les vois clignoter çà et là pour attirer l'humanité vers elles plutôt que vers les champs attractifs de la tuerie toujours recommencée. *Cantique des cantiques*, chants d'amour ou d'espérance, parabole du Bon Samaritain, farces, fêtes paysannes, beuveries

flamandes, blasons du corps féminin, comédies pour rire aux éclats, contes pour enfants... : la vie, quoi. Nul n'est méchant volontairement.

Passé la chute de Rome, aux commencements de notre ère, saint Augustin oppose justement la cité terrestre, mortifère, mortelle et morte de violence et de haine, à la cité de Dieu, celle de l'espérance. Le plus beau livre du monde, *Don Quichotte*, fait rire de la fausse symétrie entre un chevalier en armure et en armes de carton, haut perché sur sa haridelle, en conflit contre des ombres, et un bonhomme ventru et paisible trotinant, derrière, sur son âne. La leçon majeure du christianisme n'enseigne-t-elle pas l'Incarnation, l'allégresse vive de la Naissance, enfin la Résurrection, soit une victoire, non plus contre des ennemis, comme pendant le règne de la Mort, mais contre la Mort elle-même ? Par ce rééquilibrage, un tout autre monde semble annoncé, promis, espéré...

Couple moteur de l'histoire ?

Du coup, je vois là, je retrouve et revis ce couple comme le moteur de l'histoire, forces opposées, face-à-face déséquilibré entre les forces de la Vie et celles de la Mort. Entre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, entre les *Géorgiques* et l'*Énéide*, entre les deux cités augustiniennes, entre la *Franciade*, médiocre, et les *Amours* d'Hélène ou de Marie, géniales, entre les philosophes des Lumières prêchant pour la paix entre les peuples ou contre l'esclavage et Benjamin Constant faisant l'éloge de la guerre ; entre l'*Histoire de France*, telle que Michelet la rédigea, et sa *Sorcière* suivie de ses quatre livres naturalistes sur *La Mer*, *L'Insecte*, *L'Oiseau* et *La Montagne*, ces oubliés de l'histoire, entre les poèmes extatiques, où

Péguy célèbre la nuit ou la petite fille espérance et ses appels à la patrie, dont il fut l'une des victimes..., bref, entre Bios et Thanatos. Jamais vraiment plain, ce duel inégal reprend, quasi mot à mot, le couple universel énergie-entropie comme le couple évolutionniste et vital mutation-sélection. Tout se passe comme si notre histoire avançait en pas de deux avec le tempo évolutif et celui qui gouverne l'Univers. Qui s'étonnerait que nous vivions évidemment comme les vifs et les vifs comme les choses du monde? Pourquoi les cultures se sépareraient-elles «de nature»?

Du darwinisme social

Bien entendu, l'abominable darwinisme social, qui chante l'éloge du plus fort, du vainqueur, du «maître de la jungle», et prône l'élimination systématique des faibles ne naquit pas, sous la plume de ses auteurs, comme une intuition soudaine. De même que le couple mutation-sélection émergea, peu à peu, d'observations attentives devant ce qui se passe chez les vivants, domestiqués ou sauvages, le long du temps long, de même cette idéologie naquit d'observations analogues devant ce qui se passe dans une histoire, longue aussi à sa manière, qui cessa rarement de porter au pinacle des hommes illustres, aux vies parallèles, décidés à tuer pour parvenir au pouvoir par élimination des braves gens; par ces mots simples, j'entends 90% de l'humanité. Au soir de la journée d'Eylau, escorté par ses généraux, Napoléon traversa le champ de bataille jonché de cadavres par milliers, il eut ce mot: «Une nuit de Paris réparera cela.» Qui ne lit en cette atroce boutade le meilleur résumé d'un darwinisme social ou politique, digne de celui qui rétablit l'esclavage, décision qui produisit, dans l'île de la

Guadeloupe, des milliers de morts et de suppliciés? Comme si, pour ce matamore, la vie et les amours de ses semblables ne servaient jamais qu'à sa paranoïa. Comme si la vie, fertile et touffue, n'était là que pour obéir humblement aux tueurs qui en éliminaient, au profit de leur gloire, les fruits, les feuilles et les branches, sans comprendre que les inventions réelles naissent souvent d'inadaptés, de faibles et de timides, de gauchers boiteux. De fait, peu d'historiens résistèrent à l'envie de chanter les sirènes mortelles de ladite épopée napoléonienne. Avaient-ils conscience qu'ils ne cessaient ainsi de glorifier un darwinisme politique piteusement raté puisque les Français vouèrent aux guerres napoléoniennes et à la Révolution de 1789 un million cinq cent mille morts, alors que la Première Guerre mondiale, entre 1914 et 1918, pourtant considérée comme une boucherie, leur coûta *seulement* un million trois cent cinquante mille victimes. Est-il raisonnable de penser que cette saignée démographique parmi une population moins nombreuse qu'au début du XX^e siècle a coûté à la France son premier rang d'alors dans beaucoup de domaines: l'économie, la technique, la marine, les explorations du monde, la science et la langue? À la limite extrême de ces folies, notre antiquité mourut de ses délices à tuer, en guerres étrangères, politiques, civiles, en spectacles meurtriers. Ne cherchez pas, ici ou là, les causes de sa décadence ni de sa disparition; elle mourut de la mort, tout simplement. Le jour d'Hiroshima, jour de colère celui-là, mit, de même, en danger notre propre existence. Par bonheur, une certaine conscience de ce que nous faisons naquit, peu à peu, dans les années qui suivirent.

La pesanteur et la grâce

Dans le cours de notre vieille histoire, pourtant majoritairement paysanne, Bios ne joua qu'un rôle mineur dans l'espace légal où règne Thanatos. Dénuée de toute information, répétitive, morne, cassante, bruyante, spectaculaire, destructrice facile d'œuvres et de vies, entropique pour tout dire, la mort le plus souvent l'emporte. Diverse, multiple, légère, la vie gagne peu, miracle elle-même d'œuvre et de rareté, saturée qu'elle est d'information; mieux, elle ne cherche point à gagner. Faible et douce, l'une crée; dure et puissante, l'autre critique et ravage. Puits ponctuel de potentiel et d'attractivité, l'une s'installe à l'équilibre stable, au point bas le plus bas; l'autre tremble en écart à l'équilibre, voire en déséquilibre instable, en une zone haute, boiteuse, gauche, quasi intenable. Pesanteur, l'une tombe et fait la loi; l'autre, gracieuse, vole, rare. Qui gagne? La mort. Voulez-vous gagner? Gagez sur la mort. Le dur détruit le doux aisément. La vie perd. Elle perce çà et là, en jeunes pousses hésitantes, et se livre, presque sans armes, aux forces de la destruction. Qui gagne? La violence, la tuerie, la guerre, le conflit. Voulez-vous gagner? Gagez sur la tuerie. Ainsi parient les philosophes, ainsi à tue-tête hurlent les médias: de la tuerie avant toutes choses. La vie perd toujours. Mais, douce et têtue, elle renaît sans arrêt. Irrépressible, elle continue, minute par minute, de renaître, de repousser, de reflourir, de porter de nouveaux fruits. La mort casse et taille allègrement ses jeunes pousses; la vie continue comme si de rien n'était. Haineuse, la mort détruit la vie; la vie se moque de la mort, ne s'en soucie pas, elle en rit, trop occupée à donner, donner sans cesse des amours délicieuses pour produire neurones, papilles, insectes, pommes, tigres du Bengale et compagnes divines. La mort saccage dans le bruit et la fureur;

la vie conçoit, porte longuement, accouche, allaite en berceuse et, joyeuse, saute et danse.

Mort mâle; vie femme. Mort, Thésée; vie, Ariane. Mort, Créon; vie, Antigone. Mort, Horace; vie, Sabine. Mort, Louis XIV; vie, la Laitière et son pot au lait; mort, Staline et Pol Pot; vie, abbé Pierre et mère Teresa... L'humanité pourrait à la rigueur se passer de mâles barbares, elle ne pourrait se passer de femmes fertiles qui enfantent et prennent soin... Mâle sauvage obéissant aveuglément à ladite loi de jungle; femme produisant et protégeant la descendance pour faire pièce à la pression de sélection. Ève mère de l'humanité. De *Dom Juan* au *Docteur Faust*, de *Manon* à *Carmen*, même l'amour ne pouvait se jouer sans qu'au final la tombe impose son ombre.

Déluge sans reste

Le roman d'Agatha Christie, *Dix Petits Nègres*, connut un succès mondial et long pour de bonnes raisons. La profondeur du récit nous entraîne à élargir l'île, lieu de meurtres définitifs, aux dimensions du monde, et la petite histoire, ici racontée, à l'anthropologie; alors nous y lisons à livre ouvert l'éradication complète possible des hommes dès lors qu'ils s'adonnent, en circuit fermé, à la passion du meurtre, au sacrifice collectif continué d'une victime. À relire l'histoire européenne, je trouve à ce succès une autre dimension, restreinte à ce continent. La voici, en résumé. Les peuples de la mer détruisirent la civilisation du bronze, internationale déjà; souveraine, la Grèce ne cessa de se déchirer entre villes voisines rivales et entra en décadence; longue, la puissance de Rome, mortelle à beaucoup de voisins et à elle-même, la conduisit à sa perte; les conquêtes quasi mondiales

de l'Espagne ruinèrent, à leur tour, ce pays ; le soleil du roi de France finit par pâlir ; courtes, les expansions napoléonienne et allemande s'achevèrent en désastres... Les vainqueurs d'un moment prirent le pouvoir au détriment et dans la haine des autres ; continue et présumée inévitable, la bataille dura trois mille ans et coûta des millions de victimes aux triomphateurs temporaires comme aux vaincus. Question : comment, sur ce territoire exigü, chacun, tour à tour, tuant ses voisins et d'autres pour s'assurer la dominance, ces dix petits nègres ne réussirent-ils point à s'éradiquer ? En maximisant voici peu le meurtre politique et la dévastation par les armes atomiques, ils passèrent près de l'extinction. Rescapés de ce déluge millénaire, nous relisons trois mille ans à travers les jours orageux du roman, plus lucide que l'histoire et relatant, quant à lui, contrairement aux légendes bibliques, un déluge sans reste. Or voici une étrange nouvelle : heureusement nés, nous survivons à ces tragédies ; mieux, nous, le reste justement, vivons en paix depuis soixante-dix ans, ce qui n'était point arrivé depuis l'intervalle qui sépare l'histoire de la préhistoire. Que s'est-il donc passé, si contraire à ce passé ? Agatha Christie a-t-elle mal évalué la nature humaine pour la diriger ainsi vers sa disparition ? À considérer, dans sa petite île et par les temps européens, les conduites ainsi dites et dites fatales par les meilleurs de nos philosophes, économistes et anthropologues, nous eussions dû mourir jusqu'au dernier. La bataille, ne cessant, aurait dû cesser faute de combattants. Or elle s'arrêta autrement. Elle s'acheva par un traité d'entente inspiré par quelques hommes de bonne volonté mais, surtout, observé, depuis sa signature, par des peuples qui eussent dû continuer à s'exterminer, mais ne le désiraient plus. Nous devons réévaluer notre histoire, certes, mais surtout la philosophie et

l'anthropologie qui la sous-tendent. Thomas Hobbes et la plupart de nos penseurs politiques, comme la totalité de nos économistes, enseignent comme un dogme que l'homme recherche son intérêt personnel, la victoire, égoïstement, au détriment d'autrui, la gloire, parfois. Bref, ils donnent à l'être humain un profil de psychopathe narcissique. Qui s'impose dès que l'on raconte l'épopée atroce des dix petits Européens. De plus, ce genre de jugement global, plutôt d'opinion, me paraît comique : parler de l'homme en général, sans tenir compte de l'histoire, de la préhistoire, du climat, de la géographie, des cultures..., et en juger comme s'il s'agissait d'une essence unique, caractérise, en effet, l'imbécile opiniâtre. Peut-être cette image narcissique s'impose-t-elle pour expliquer ou justifier la guerre perpétuelle qui passa longtemps pour une loi inévitable. Faut-il que l'homme ait changé pour que nous jouissions depuis récemment de cette paix longue et fragile ! Derechef, que s'est-il donc passé pour que ces peuples aient soudain cessé de s'exterminer ?

Dix petits nègres, dix petits blancs

Parenthèse. Pourquoi Dame Christie a-t-elle titré : *Petits Nègres* ? Pourquoi les Africains ou autres ont-ils la peau noire ? On invoque avec raison les causes environnementales. Le soleil brunit les peaux claires, y induit ensuite des cancers mortels. Sous certaines latitudes, l'évolution a pu les éliminer et favoriser d'autres mutations. Certes. Mais, par son invisibilité, le noir protège éminemment de la violence, la nuit, temps de chasse où rôdent certains prédateurs et pendant laquelle dormir met en état de faiblesse sans défense ; le noir protège de la violence, si une attaque surprise éclate dans l'ombre ; et même de jour,

car le camouflage devient alors plus aisé. S'il reste vrai qu'*Homo* demeura des millions d'années dans une Afrique fermée avant de se répandre parmi l'espace planétaire, l'avantage sélectif de cette couleur permet de jeter une lumière discrète sur une question non résolue : comment une espèce pratiquant avec autant de constance et, semble-t-il, de jouissance, le meurtre intraspécifique a-t-elle pu subsister aussi longtemps ? Comment n'avons-nous point disparu ? Sur un aussi long terme, la couleur sombre de l'épiderme a pu contribuer à sauvegarder l'espèce humaine. Merci à nos frères noirs à qui l'humanité doit d'avoir sauvé sa peau ! Un contresens plane donc sur le titre fameux, *Dix Petits Nègres*. Sur l'île-monde d'un récit que je prends ici pour modèle réduit d'une histoire globale possible, certains d'entre eux eussent longtemps subsisté, alors que peu de temps aurait suffi pour éliminer jusqu'au dernier les visages pâles, trop visibles aux yeux des tigres et à découvert face à l'ennemi. Et c'est tout justement la couleur hâve des personnages du roman, tous européens.

Nouvelle conscience

Sans le savoir, nous vécûmes donc des siècles étranglés par la fourche vie-mort, soumis plutôt à l'épée qu'enchantés par une pelle à grains ou parmi des danses paysannes. Nous venons seulement de prendre conscience de cette opposition, de cette « dialectique » où la victoire ne cessait de pencher d'un côté ; nous venons de changer tout cela, cela qui n'a de nom dans aucune langue, sauf, justement la langue d'histoire. Renversement : nous rions et pleurons désormais de Matamore, du Capitaine Fracasse, de Tranche-Montagne et autres traîne-sabre, tous des tueurs. Nous rêvons de renverser leurs statues,

honte de nos villes. Tout se passe comme si l'histoire, dans son cours aveugle, avait soudain pris une claire conscience de ce duel toujours perdu et avait, par miracle, pris fait et cause pour la vie. Ce renversement se produisit récemment.

Une ère anti-darwinienne ?

Sans doute, ce nouveau choix, qui, en faveur de la vie, combat la mort, lutte-t-il de front contre la sélection dite naturelle. Oui, voici quelques décennies, nous entrâmes dans une ère à cet égard anti-darwinienne. En les soignant, protégeant, guérissant efficacement, nous controns l'élimination des faibles, nous luttons contre le darwinisme social. Exemple : la mortalité des femmes en couches et celle des nouveau-nés baisse fortement et l'espérance de vie augmente en conséquence : lutte à mort contre la sélection. L'âge doux est un âge de faibles. Ils inondent la planète et cette nouvelle humanité, ce nouvel humanisme rendent ringards les Tarzan, Superman, médailles d'or et hommes augmentés. Voici l'âge des enfants et des mères, des vieux, des souffreteux, des survivants – nous aurons à repenser cette survie –, de Petite Poucette et du Gaucher boiteux..., l'âge des faiseurs de bien-être et de paix dans le règne des signes.

La nature humaine ?

Mais d'où vinrent donc ces faiseurs de miracles, femmes et hommes comme vous et moi ? Sont-ils de la même nature que les thanatocrates ? J'hésite à poser, pis, à résoudre des problèmes en termes abstraits ou formels, comme, ici, celui de nature. Tant il est vrai que bien des concepts se réduisent à des étiquettes

apposées sur des paniers. Comme elles en collent et obturent le couvercle, elles empêchent quiconque de les ouvrir pour en détailler les secrets. En étiquetant puis remplaçant le panier, les concepts font taire le manant qui l'a rempli et tissé. Manant moi-même, j'ai toujours préféré le défaire et en répandre le contenu, comme Perrette brise son pot au lait ou l'enfant casse sa tirelire, tous deux en grand danger d'être battus. Il reste pourtant vrai que le concept de cercle contient en lui une infinité de ronds que nous ne pouvons dénombrer ; nous ne pouvons pas faire sans lui qui désigne le discours miraculeux des mathématiques. Les autres concepts perdent comme des paniers percés.

Cependant, je ne peux, ici, reculer devant cette question que posent, abstraitement, la plupart des philosophes : l'homme est-il, oui ou non, bon ou mauvais ? Ouvrons le panier. Au préalable : comment des fantassins, paysans et artisans, tous hommes du peuple, au total de braves gens, se laissent-ils si aisément et si souvent persuader de braver la mort en tuant des ennemis dont ils ignorent tout – famille, origine, langue et habitudes – et qu'ils ne peuvent haïr, faute de les connaître ? Comment de telles cruautés, au plus, comment, au moins, de telles absurdités deviennent-elles non seulement possibles, mais fréquentes ? Ouvrons, dis-je, le panier, consultons chiffres et statistiques. Loin que les femmes et les mâles aiment et cultivent la violence, la plupart d'entre nous, pris à part, répugnent à léser, blesser ou tuer. Jacques Lecomte en donne des chiffres décisifs. De son livre *La Bonté humaine* (O. Jacob, 2012), je tire deux exemples, parfaitement documentés. Pendant les deux guerres mondiales récentes, lesdits fantassins, condamnés aux premières lignes, évitaient le plus souvent de tuer l'ennemi situé à quelques mètres d'eux et tiraient en l'air pour les épargner ; ils les voyaient de près, les entendaient,

ne pouvaient ignorer qu'ils souffraient comme eux ; il arriva même qu'à Noël carillonné, ils échangeassent des cadeaux. De même, dans les cas extrêmes de détresse, tremblements de terre, incendies ou cyclones, les mouvements d'entraide dépassent de beaucoup pillages et vols. Nombreuses et précises, les statistiques résultant d'observations de ce genre vont à l'encontre des théories et concepts abstraits prétendant l'homme, en général, mauvais, en général, égoïste et violent, incapable d'empathie. Partout et toujours, on trouve, parmi nous, plus d'empathie et de secours que de haine et de ressentiment, même chez les enfants de bas âge. Puis-je en conclure que l'homme, animal, comme toutes les bêtes, ne tue jamais l'autre de son gré ou de son propre mouvement ? Pas tout à fait, car dans des conditions d'ivresse, de subordination, d'esclavage et surtout de distance, il tue. Le pilote de la forteresse volante qui largua la bombe sur Hiroshima s'assura, satisfait, d'avoir accompli sa mission en écoutant le bruit de l'explosion ; il avait obéi et bien exécuté, sain et sauf, sa mission, aveugle à ceci qu'à trois mille mètres sous le ventre de l'avion, il avait transformé femmes et enfants, par dizaines de milliers, en torches vivantes qu'il eût trouvées insupportables s'il les avait vues, de près, brûler vives. Les nervis nazis, eux aussi, obéirent. Sans doute faut-il interpréter ainsi le vieux mot de Platon : « Nul n'est méchant volontairement. » L'obéissance est le commencement de l'assassinat. Il faut donc des circonstances tragiques, un enseignement adapté, l'entraînement mimétique d'un groupe, l'obéissance volontaire, irrépressible, une ivresse, une drogue fatale, la grande distance de tir que donne un avion, plus, une fusée nucléaire ou un drone pour amener ces humains à ôter la vie à des semblables. Oui, en la plupart d'entre nous, une manière d'amour l'emporte sur la haine. Statistiquement,

individuellement, dans leur majorité, les hommes sont bons. L'humain est humain.

La minorité

Après avoir, en sociologue soucieux d'observations, ouvert et détaillé ainsi le fameux panier, j'aimerais avancer qu'environ 10 % d'entre nous souffrent, en effet, de cette psychopathie qui les empêchent de compatir aux souffrances d'autrui, d'hésiter à passer sur le corps de quiconque, y compris en le tuant, pour parvenir à leurs fins, de puissance ou de gloire. Leurs ego font un tel bruit qu'ils occupent l'espace, assourdissent le monde, tiennent les pouvoirs et, pour ouvrir les voies de leurs conquêtes, organisent la rivalité permanente, en obligeant la majorité à la compétition et au combat ; ils en instaurent une culture, même une économie. Je rêve de les sélectionner, comme ils aiment à le faire, mais pour les placer tous, s'il se pouvait, dans une île, inverse de l'ancienne Utopie, Eipotu de son vrai nom, où, en s'adonnant à cœur amer à leurs jeux pugnaces, il existerait une bonne probabilité pour qu'ils s'éliminassent jusqu'au dernier ; à la fin de leur jeu des *Dix Petits Nègres*, quel calme régnerait sur le reste de la planète !

Irénique dans son immense majorité, le peuple ne nourrit, en fait, aucune estime pour ces matamores ignorants de toute empathie, désirant à tout prix la fortune et la gloire au profit exclusif de leur ego morbide, sauf s'il est soumis à un apprentissage forcé d'une culture et d'une histoire fondées sur la violence, ornées par ces « exploits », créées par d'autres psychopathes, historiens ou philosophes, collaborateurs de ce pouvoir. Cette minorité violente de chefs et de théoriciens entraîne la majorité paisible à obéir à

ses ordres et à sa culture, considérés alors comme une nature inévitable. Non que l'homme soit bon ou mauvais, non que la société l'améliore ou le corrompe, mais l'humanité se compose d'un grand nombre de braves gens rêvant qu'on leur foute la paix, face à une infime minorité de ces psychopathes dont l'activisme féroce modèle la culture et l'histoire.

Trois estimations inverses

Ce mien calcul renverse chiffre à chiffre les estimations traditionnelles. La Bible déclare rares les justes qui eussent pu sauver Sodome du feu et de la destruction ; elle n'embarque sur l'arche que Noé avec sa famille, la flore et la faune, comme un reste infime comparé à l'humanité totale engloutie, en raison de sa violence combative, sous le déluge mondial. Ovide, quant à lui, raconte la métamorphose en chêne et en tilleul de Philémon et de Baucis, amants fidèles et vieillards hospitaliers, pour qu'ils puissent, sous le vent, se caresser, encore, de leurs branches, pour l'éternité, pendant qu'Hermès et Jupiter, déguisés en voyageurs quêtant le gîte et le couvert, précipitent sous un déluge analogue à celui de la Bible les plaines et vallées que des populations haineuses, inhospitalières et pugnaces hantent. Mon île renverse cette mer. Mais, d'eaux ou de flammes, elle scande l'âge de la Mort.

Porteurs sains de la violence ?

J'en viens à l'âme elle-même. Au lieu de compter, en dénographe ou sociologue, des individus, mauvais ou bons, parmi une population, peut-être faut-il mesurer, en psychologue,

dans l'âme de chaque personne, moi compris, 10 % virtuels de psychopathie concurrentielle et de reflexes meurtriers, prêts à surgir en paroles et gestes dès qu'une occasion favorable et quelque diable, aussi, les poussant, se présente. Qui ou quoi me, vous, nous protégera de cette descente aux enfers ?

Une image pertinente qui permet d'avoir une intuition de cette réalité fut peinte récemment par les experts en épidémiologie, quand ils découvrirent l'existence de « porteurs sains » dont l'organisme contient le principe d'une maladie, virus ou bactérie, qui n'agit point pathologiquement sur leur organisme ; il faut à ce principe des circonstances telles ou telles pour qu'il entre en action. Mais, inactif ici et maintenant, il se transmet d'âge en âge, tel quel. Nous vivrions, alors, comme des porteurs sains de cette violence, permanente comme le péché originel invoqué par les théologiens, cette bête rasée, toute prête à sauter, cherchant qui dévorer.

Itéré jusqu'à la nausée, l'exemple, parmi dix autres, de l'Allemagne nazie montre que ni la prégnance des lois, ni l'excellence des arts, ni la profondeur des sciences ne protègent quiconque de ce virus létal. Comment me protéger de ce risque fatal émané de moi-même ? Suis-je le porteur sain de cette millénaire mort ?

Il semble pourtant désormais que, peu à peu, la majorité, qui veut la vie et non la mort, se saisisse du pouvoir.

Quelle minorité l'entraîna ?